

tèrent humblement sa bénédiction, lui baisèrent la main; on vit revenir le temps où régnait à Bagdad

Un Khalife en cage
Entre Ouésif et Boga (Bouka),
Répétant ce qu'ils lui disent
Ainsi qu'un perroquet ¹.

Pour terminer la comédie, le vieux reître Thogrout demanda au Khalife sa fille en mariage, et l'emmena dans sa bonne ville de Reï, en Perse, où il mourut pendant les noces (1063). Il était âgé de soixante-dix ans.

Cette famille des Bougou Saldjik était singulièrement vigoureuse, attachée à son origine. Elle osait, prenait sa fortune de haut. Alp-Arslan ne daigna pas changer son nom de guerre, prendre un nom à l'arabe et un titre à la persane; jusqu'à sa mort, ce potentat voulut s'appeler « Grand Lion » tout court, comme le premier capitaine de reîtres venu. C'était autour de lui, maintenant, que toutes les maisons féodales fondées (en Occident et dans les Marches de l'Islam) par des aventuriers des Marches de Chine et de Fergana, depuis les hauts barons atabeks ² jusqu'aux petits hobereaux tenant fief ou ferme, venaient se grouper; c'était à lui qu'ils rendaient foi et hommage, demandaient emplois militaires et chevauchées. Ils commençaient à se reconnaître, ne voulaient plus être Arabes, mais parlaient ture, l'écrivaient. Le dialecte seldjoukide s'est formé, à cette époque, en Asie Mineure. Bientôt, on allait l'écrire; le plus ancien poème ture d'Occident ³ est écrit dans ce dialecte, qui appartient au même groupe que l'altaïen et le téléoute de Sibérie. Toutefois, en vrais condottieri, ces Seldjoukides aimaient le faste,

1. Ibn Khaldoun, *Prologomènes*, p. 49.

2. Le mot signifie littéralement « gentilshommes-pères ».

3. Publié dans la *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, t. XX, IV, p. 574

les grandes manières, protégeaient les arts et les lettres, et à leur cour, les poètes gagés écrivaient en langue classique, c'est-à-dire en persan. Mais le ture commençait à gagner du terrain; en Azerbaïdjane, il étouffait l'iranien; en Roum (Asie Mineure), dans les Marches de l'Islam, les gens de guerre l'implantaient, et il tendait à remplacer le grec comme langue vulgaire.

Si attachés à leurs origines que fussent les Seldjoukides, ils n'ont pas résisté longtemps à l'action dissolvante de la civilisation islamique, telle que l'avaient faite les khalifes Abbassides sur le modèle des potentats iraniens; ils accommodaient bien un peu à la turque les idées, les manières et le bon ton de leurs sujets arabes et persans, mais peu à peu, le nouveau vêtement leur collait au corps, les imprégnait, et de ces demi-Chinois, l'Islam faisait des Iraniens plus rudes que les autres, mais des Iraniens. « Les hommes ressemblent plus à leur temps qu'à leur père », disent les Arabes. En lisant le « Traité de gouvernement » écrit, par le vieux ministre d'Alp-Arslan, sous le règne de son successeur Melik-Chah, on voit la différence entre ces Turcs occidentaux du XI^e siècle et leurs ancêtres orientaux du VIII^e, ceux du Bilgué khan et de Keul Tékiné. Quand l'audacieux Mahmoud fut souverain maître, il voulut un nom pour sa fortune; *Khagan* il n'osait, *Tékiné* il ne daignait; il prit le titre arabe de *Sultan*: « Avant lui, le titre de Sultan n'existait pas; il est le premier prince qui l'ait porté dans l'islamisme, et après lui, cela devint une règle générale ¹. » Les petits-fils du reître ture, déserteur de Pé-Lou, le « Grand Lion », et son successeur Melik-Chah étaient des *Sultans*, des « despotes », à la façon du Grand Roi perse, ou du César romain. Leurs modèles, ceux que vante sans cesse, en son livre, « l'ordonnateur de

1. *Siasset Nameh*, p. 68. Sultan, ou, pour donner l'orthographe exacte, *Soulthan*, signifie en arabe « Maître du pouvoir, Despote ».

l'empire », c'est Darius l'Achéménide, c'est le Sassanide Khosrau Anouchirvan, le justicier. Si près de leur origine, déjà ils raillent la lourdeur rustique des rudes cousins restés au pays, leur grossièreté provinciale; le *Siasset Nameh* montre au naturel ces hobereaux turcs, légèrement déformés par la caricature : « Lorsque nous allâmes à Samarkande et à Ouzkend, nous apprîmes que les sots, qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas, disaient que les *Djeulky*¹ et les habitants de la Transoxiane ne cessèrent de répéter, pendant tout le temps qui s'écoula entre l'arrivée et le départ du Sultan : Il ne nous a point été donné de manger une seule bouchée provenant de sa table² ! » Les vrais Turcs ne se reconnaissent plus dans ces princes à l'étiquette, chez lesquels on ne dîne pas. Chez les Seldjoukides, le caporalisme national et l'obéissance militaire sont remplacés par le respect monarchique et la raison d'État. La vieille législation empirique, la coutume transmise disciplinairement, est oubliée; on imagine un droit théorique, découlant de spéculations philosophiques et religieuses. Pour faire fonctionner cette machine juridique, on emprunte aux Khalifes et aux Sassanides tout l'appareil de leurs magistratures, le prévôt, « plus redouté du peuple que le souverain lui-même », cinquante sergents à verge « toujours présents à la cour³ » et pour le menu peuple « les cadis, les khatibs, le lieutenant de police⁴ ». Le grand ressort de ce gouvernement policier et ombrageux est l'espionnage, comme au temps des Achéménides et des Sassanides : « On observera avec soin, dans chaque ville, quelle est la personne qui manifeste le plus de sollicitude pour ce qui a trait à la religion, qui a la plus grande crainte de Dieu

1. *Djeulky*, *Tcheulki*, gens du *Tcheul*, « de la lande, de la campagne ». Voir le sens du mot *Tcheul* plus haut, p. 16.

2. *Siasset Nameh*, p. 168.

3. *Ibid.*, p. 179.

4. *Ibid.*, p. 55.

et est dépourvue de tout sentiment de malveillance. On lui dira : Nous remettons entre tes mains, comme un dépôt sacré, cette ville et cette province, et nous en chargeons la conscience..... Il est donc nécessaire que tu sois au courant de la conduite du percepteur, du cadi et du lieutenant de police, des faits et gestes des sujets, des petits et des grands, que tu nous les fasses connaître en toute vérité et que tu nous dévoiles ce qui se passe en secret et en public¹. » C'est l'inquisition politique; une mascarade sournoise moucharde l'empire : « Des espions devront sillonner constamment les routes des différentes provinces, déguisés en marchands, en voyageurs, en *soufis* (religieux), en charlatans ou en *der-viches* (moines), et faire des rapports sur ce qu'ils entendront dire². » Le soupçon est partout : « Il est nécessaire de déplacer, tous les deux ou trois ans, les agents de finances et les fermiers des impôts, afin qu'ils ne puissent s'affermir et se fortifier dans leur situation... Il est indispensable de connaître la conduite privée de chacun des cadis de l'Empire³. » L'armée même, cette armée qui, chez le vrai Turc, est la nation personnifiée, n'échappe pas aux méfiances du cauteleux Seldjoukide; à peine fait-il une exception pour les Turcomans : « Il est très dangereux d'avoir une armée composée d'hommes ayant tous la même origine⁴. » Aussi, on se précautionne; il faut que la solde ne souffre pas de retard, « les sommes destinées à l'entretien des troupes devront toujours être liquides. Les feudataires devront avoir toujours ces sommes prêtes, libres de toute obligation, et ayant cet emploi bien déterminé⁵. » On paye largement, mais on exige des garanties. « Il faut dire aux émirs arabes, kurdes, deïle-

1. *Siasset Nameh*, p. 65.

2. *Ibid.*, p. 103.

3. *Ibid.*, p. 54, 55.

4. *Ibid.*, p. 135.

5. *Ibid.*, p. 134.

mites, grecs et autres,... de faire résider à la cour soit un fils, soit un frère, de façon que le nombre de ces otages ne soit jamais inférieur à cinq cents... Les Deïlemites, les Kohistanis, les gens du Tabarestan, du Chobankareh et autres recevront des fiefs et des pensions... Les Turcomans, bien qu'ayant causé de sérieux ennuis, et étant en nombre considérable, ont cependant acquis des droits à la bienveillance de la dynastie actuelle, car ils lui ont rendu, au commencement de son établissement, de nombreux services; ils ont beaucoup souffert pour elle, et lui sont attachés par les liens de la parenté. Il faudra inscrire, sur les registres de l'administration, le nom de mille de leurs enfants, auxquels on attribuera, comme on le fait pour les *ghoulams* (pages), une résidence particulière... Ils se trouveront au milieu des gens de bien, et deviendront dévoués¹. » On paye aux Turcomans le prix de leurs trahisons, de leur double jeu entre les Seldjoukides, les Samanides et les Oïgour, mais on les détache sournoisement des autres Ogouz, de la grande famille turque, et on retient leurs enfants en otages pour les dompter et les assouplir. La vraie nation, restée au fond de l'Asie, ne prend point tant de précautions; la force des invincibles armées mongoles était le nationalisme à outrance, la joie triomphante de soudards qui se sont mis dans leurs meubles, et se battent à leur compte.

A deux traits caractéristiques, on reconnaît l'altération de l'esprit turc chez les Seldjoukides, tels que les représente leur grand ministre; dans le *Siasset Nameh*, la religion est beaucoup, et la femme n'est rien. Dans un chapitre², l'« Ordonnateur de l'Empire » invoque le témoignage de Cambyse, de Darius, d'Alexandre, de Bouzourdjmihir qui fut ministre de Chosroès, du Prophète et des saints, du Talmud

1. *Siasset Nameh*, p. 137, 138.

2. *Ibid.*, Chap. XLIII.

et des rabbins, il va jusqu'à citer les poètes et le roman de Ferhad et Chirine, pour persuader au prince d'abaisser les femmes et de les tenir en chartre privée : « On leur demande de perpétuer la noblesse de la race; plus elles sont de haute origine, plus elles sont dignes des faveurs du roi, et plus elles vivent retirées, plus elles sont dignes de louanges. Chaque fois que les femmes du prince donnent des conseils, ils leur sont suggérés par des gens malintentionnés. » A la même époque, presque à la même date, dans un livre turc qui porte le même titre que le *Siasset Nameh*, — c'est le *Koudatkou Bilik*, « la Science du gouvernement », — l'auteur conseille, en son oïgour, le roi de Kachgar Boghra Khan : « Si tu cherches femme, prends prude femme... Ne recherche pas la beauté..., de haute naissance garde-toi... Si tu cherches la richesse, cette femme t'amènera du bien, qui te mettra haut, t'amènera vermeil honneur¹. » Dans les sociétés turques originales, avant qu'elles fussent déformées par une influence étrangère, les femmes ont toujours gouverné leurs propres affaires, et même, souvent, celles des autres; leurs maris enrageaient, parfois : « Mon Dieu! s'écrie le grand Mogol Bâber; mon Dieu, qu'il reste pas sur la terre de femme acariâtre et d'un caractère mal fait²! »

On ne peut pas dire que les Seldjoukides aient été intolérants; mais la religion joue un rôle plus considérable, dans leur gouvernement, que dans celui des autres Turcs, leurs prédécesseurs et leurs successeurs en Asie (Mahmoud excepté), jusqu'au xv^e siècle : « Les rois, dit l'Ordonnateur de l'Empire, doivent s'attacher à conserver la satisfaction de Dieu... On demandera compte au berger des brebis confiées à sa garde³ »; et il termine son livre par quatre longs

1. *Koudatkou Bilik*, p. 143 et 145. Vers 6 et 24.

2. Bâber, *Mémoires*, p. 210, texte, 378, t. I, traduction.

3. *Siasset Nameh*, p. 9 et 10.

chapitres (XLIV, XLV, XLVI et XLVII), sur les « hérétiques, qui sont les ennemis de l'État et de l'Islamisme ». Jamais l'idée qu'on pût être ennemi de l'État pour fait de religion ne serait entrée dans le cerveau d'un prince turc musulman, à cette époque, en Turkestan, ou en Hexapole, à plus forte raison, d'un païen de l'Est. Jusqu'à la fin du XIV^e siècle, en pays turc d'Asie centrale, la religion est restée au second plan, a compté, en politique, pour si peu que rien.

A l'autre bout du monde turc musulman, au moment où les Seldjoukides importaient, en pays hellénique, leur dialecte turc du Pé-Lou, les Oïgour, en Nan-Lou, écrivaient, dans leur langue¹, le *Koudathou Bilik*, « l'Art (ou la Science) du gouvernement ». Dans ce remarquable poème didactique, une description de la vraie société turque du XI^e siècle, et on trouve un exposé des idées qu'elle se fait de la morale et de la politique.

Le *Koudathou Bilik* est écrit en caractères dits « oïgour »², différents de ceux qui ont servi à tracer les anciennes inscriptions du Yénisseï et de l'Orkhon; ce nouvel alphabet n'est autre que le syriaque, apporté aux Turcs orientaux par les missionnaires nestoriens; en moins de trois siècles, il a remplacé la vieille écriture scythique, et les Turcs christianisés l'ont assez répandu parmi leurs compatriotes, pour que les Musulmans eux-mêmes l'aient adopté, plutôt que l'alphabet arabe que leur apportaient les apôtres de l'Islam. A coup sûr, les Turcs du Nan-Lou et du Pé-Lou se servaient de l'écriture nestorienne avant la conversion de Boghra Khan, puisque ceux d'entre eux qui acceptèrent l'Islamisme

1. Vambéry, *Uigurische sprachmonumente und das Kudatku Bilik-Innsbruck*, 1870.

2. Le *Koudathou Bilik* est en pur dialecte oïgour; écrit en 463 de l'Hégire (1068), quatre siècles après la prise de contact entre les Turcs et les Musulmans, il ne contient en tout que quatre-vingt-douze mots d'origine arabe ou persane.

conservèrent l'alphabet et le calendrier des chrétiens; chez ces Musulmans, l'écriture de l'évangile syriaque était nationale, et celle du Koran, étrangère. Il fallut quatre siècles de propagande pour détruire, parmi les Musulmans turcs orientaux, l'alphabet chrétien, et le remplacer par l'arabe; mais les Mongols bouddhistes, qui l'ont reçu des Oïgour, et transmis aux Mandchous, l'ont fidèlement conservé.

Le *Koudathou Bilik* commence par une courte préface en prose, que l'auteur développe, ensuite, en une série d'amplifications versifiées; il nous apprend qu'il s'appelle Yousouf, que Boghra Khan appréciait fort son livre, et pour le récompenser de l'avoir écrit, le nomma *Khass Hadjib*, — le titre est d'origine arabe, — « Conseiller intime ». Le titre de l'auteur est ce qu'il y a de plus arabe dans l'ouvrage, après l'éloge obligé de Dieu, du Prophète, et de ses quatre bienheureux compagnons, que Yousouf trousse d'ailleurs assez lestement, et pour la forme; la substance du livre est franchement turque et chinoise; l'Islamisme n'est qu'à la surface :

« Les sages de la Chine par leurs explications, les savants du *Matchin* (Chine du Sud) par leurs exemples, font la parure de ce livre..... Les savants de Chine et de *Matchin* conviennent d'accord que dans tous les pays d'Orient, voire chez les peuples de Turkestan, dans la langue de Bokra Khan (Boghra Khan), dans le parler turc, livre plus excellent que celui-ci, personne, qui que ce soit, n'a composé »; et plus loin, revenant à son « parler turc », après avoir énuméré les titres que les peuples donnent à son œuvre, « les gens de Chine et les savants de *Matchin*, les Orientaux (Transoxianais), les Iraniens », Yousouf revendique sa nationalité et s'écrie : « Nous autres *Touraniens*, nous le nommons *Koudathou Bilik* ». » A l'Islam policé, à l'Iran, ce Musulman

1. *Koudathou Bilik*, p. 44, 45

oppose fièrement le *Touran* barbare; à tous les émirs de l'Islam, il préfère les Bègs turcs, « entre les princes de l'univers, ils sont les meilleurs ¹! » Mais aussi haut que les Bègs, mandarins militaires, en vrai Chinois, il place les hommes d'étude, les mandarins civils. « Avec science, toujours honneur va de compagnie;.... deux espèces il est, remarque bien, de nobles personnes : l'une, le bek, et l'autre, le savant en ce bas monde... Le glaive au poing l'un ordonne le peuple; avec la science, l'autre aplanit le chemin ². » A la chinoise encore, Yousouf classe les facultés humaines par vertus, ou perfections; quatre de ces symboles figurent en action et dialogue dans le poème; ce sont : Justice, Puissance, Entendement et Contentement; Justice s'appelle Prince Lever du Soleil, et c'est le Roi; Puissance, c'est Pleine Lune, le ministre du Roi; Entendement est fils du ministre; Contentement est son frère :

« Ensuite, entre eux, il s'agit de demandes et de réponses, qui font le sujet de leur entretien ³. » Ce Turc barbare, au fond de l'Asie, se plaît à faire parler des allégories, et met sa philosophie en dialogue, comme un Grec du temps de Platon.

La poésie du *Koudatkou Bilik* ne s'enlève pas dans les nuages; les vers de Yousouf se suivent d'une allure tranquille, terre à terre, et se ressemblent par une sage platitude; mais ils sont bien à lui, et ne copient aucun modèle; devant la nature, le poème prend mouvement, se revêt de couleur. Autant les Iraniens et les Arabes sont insensibles à la vie de la terre, autant le vrai Turc, Yousouf, s'y émeut, s'y anime, à la façon d'un Chinois ou d'un Japonais. Pour faire l'éloge de son souverain Boghra Khan, il raconte, en son simple parler, la joie du printemps :

1. *Koudatkou Bilik*, p. 87.

2. *Ibid.*, p. 86, 87.

3. *Ibid.*, p. 47.

Au printemps est venue de l'Est la brise;
L'Univers à la bonté a ouvert le chemin du ciel.
De la terre bise le sein s'est gonflé de parfums;
Parer se veut le monde; il pousse au dehors sa beauté.

.....
Les arbres desséchés ont enfanté la verdure;
Le peuple s'est orné de vermillon, de jaune, de bleu, de rouge.
La terre grise de vert revêt son visage;
Du Khitaï la Caravane répand « l'illustre renom » ¹.

.....
Le monde est entièrement rempli de senteurs ambrées;
L'oie, le canard, le cygne, le héron, le pivolet,
Par essaims, à tire-d'aile, en haut et en bas,
En flocons ils s'enlèvent, vois, en flocons ils descendent,
En flocons ils chassent, vois, en flocons ils paissent;
Le coucou, la grue, dans le ciel bleu, leur voix chante;

.....
Au jardin, l'oiseau chasseur de mouches gazouille;
La fleur ouvre cent yeux, et la torche se désole ².

C'est la tendresse innée au Turc pour la terre, et l'eau, l'herbe, les arbres et les bêtes; des hommes, Yousouf parle avec son bon sens rustique, sa droiture bornée par la discipline nationale, et un peu matoisée par la subtilité chinoise. Il voit la société répartie non pas en castes, mais par classes et professions; chacune est définie par ses qualités, vertus et défauts, hors de toute hiérarchie préconçue. Entendement, fils de Puissance, expose au Roi comment il doit tirer parti de chaque classe et de chaque profession, et la traiter suivant ses qualités. En tête, il place le *Tapouktchi*, « serviteur, fonctionnaire, employé », — c'est le Mandarin : « par lui, le *Beg* s'est élevé haut.... tant de casse-tête, de fardeaux et de peines a enlevés son bras.... ³ »; il est le premier de tous; après lui vient le *Su-bachi*, capitaine des expé-

1. Littéralement « le nom de *Tavgatch* », signifiant également « la Chine » et « illustre » (voir plus haut, p. 100). Naturellement, la Chine du Nord a pris nom de ses conquérants turcs, les Khitaï; elle le gardera pendant tout le moyen âge.

2. *Koudatkou Bilik*, p. 68, 79.

3. *Ibid.*, p. 100.